

## FLEURS FANÉES.

(Pour l'Album de la Minerve.)



LOUISE a vingt ans. C'est la fille unique du riche M. Dauzier, ancien notaire, devenu par sa bonne conduite, son activité et la confiance qu'il a toujours su inspirer, le personnage le plus en évidence de dix paroisses environnantes.

Va sans dire que sa fille est l'objet de bien des ambitions. Elle le mérite, autant par ses qualités personnelles que par la dot qu'apportera sa main à l'heureux mortel que le sort lui destine.

Depuis deux ans qu'elle est revenue du couvent, ça été le sujet des causeries et des commentaires de bien des personnes : savoir qui épousera la bonne, la belle, la riche, l'aimable Louise Dauzier. Il n'est point de garçon, de fille, et même de gens mariés qui ne s'en occupe. On lui connaît nombre d'amoureux. Il y a ce gros marchand joufflu de la paroisse voisine qui ne cache pas son intention ; il y a ce monsieur de la ville qui parle si bien à la porte des églises au temps des élections ; il y a aussi un jeune homme de retour de Californie, plein d'argent, dit-on, qui ne déteste pas qu'on mentionne son nom à cet égard. Enfin, ils sont nombreux, je l'ai dit, et tous de plus en plus attrayants et amoureux. Qui choisira-t-elle ? On voudrait bien le savoir, mais on sait aussi mettre une bride à la curiosité. Et puis, Louise passe six mois de l'année à la ville ou dans les places d'eau du golfe Saint-Laurent. Il revient plu d'un cœur blessé—et aussi plus d'un cœur heureux—de ces parages. Elle a peut-être laissé le sien au fond de quelque villa, au bord de la mer, au versant d'une montagne, dans une barque de pêcheur, ou au milieu de quelque beau vallon fréquenté des touristes. Le saura-t-elle jamais ? C'est probable... si elle épouse l'une de ces flammes d'occasion. Autrement, elle gardera le secret de son cœur, comme il est dit dans les chansons d'amour.

Mais attendez-donc ! Vous connaissez la vieille magicienne, la tireuse de cartes, la sorcière, qui ne se trompe jamais. Ne savez vous pas qu'un soir de l'automne dernier, par un pur hasard, elle a rencontré Louise chez sa tante Marguerite et qu'elle lui a dit son horoscope ?

Vous m'étonnez. Quoi ! la jolie demoiselle aurait voulu consulter .....

—Attendez voir ; elle ne l'a pas consultée, ça s'est fait par aventure, comme cela, et Louise en a bien ri, je vous assure, surtout quand la vieille lui a parlé d'un grand brun à moustache noire, qui .....

—Beau dommage ! Des grands bruns, des petits bruns, c'est un gibier assez peu rare, on ne risque rien en s'exprimant de la sorte.

—Ce n'est pas tout,—elle lui a dit : défiez vous du cheval blanc et de la fenêtre du jardin, ces deux choses vous porteront malheur.

—C'est un radotage complet.

—Je t'assure que la vieille disait cela avec un air étrange et que sa voix tremblait comme si elle eut eu envie de pleurer. Mademoiselle Louise en était toute glacée.

—Des folies ! Il ne faut pas s'arrêter à ces choses-là.

—Je ne dis pas que Mademoiselle Dauzier y ait ajouté foi, mais c'est toujours bien elle même qui l'a raconté, par la suite, à Marie Ferdoche, la cuisinière, qui l'a dit à Paschal Beaupré, et Paschal l'a laissé assavoir à sa cousine qui l'a conté à la petite Olive Picard, qui me l'a dit.

Ainsi marchait la chronique locale.

A Québec, on était mieux renseigné ; les espérances de Monsieur Ernest Maillefer n'était plus un secret, de même qu'on les savait accueillies par la famille Dauzier, Louise en tête.

Vers le printemps, le bruit du prochain mariage de l'héritière se répandit tout-à-coup dans le village de Saint Paul et une conspiration s'organisa sans retard sur une grande échelle pour avoir connaissance d'Ernest Maillefer dès qu'il ferait son apparition dans la contrée. C'était à qui ferait jouer le plus de ficelles et déployerait le plus d'adresse.

Au milieu de mai, la nouvelle fut apportée que le fiancé arriverait sous deux jours, qui tombait un samedi.

—Bon ! il ira à la grande-messe, dimanche,—j'y serai.

Tel fut le cri qui s'échappa de toutes les poitrines. Il y avait longtemps qu'une pareille "attraction" n'avait agité le village de Saint-Paul ; aussi la haute et la basse société se trouvèrent-elles réunies de bonne heure aux abords de l'église, le dimanche suivant.

Le premier coup, le deuxième coup, le troisième coup de la messe sonnèrent à tour de rôle, mais pas de fiancé. On se disait : il viendra tard ; c'est un habile homme, il calcule son entrée, il veut produire de l'effet.

La dévotion des fidèles s'en ressentit jusqu'à l'Évangile.

Mais rendu là, comme on n'avait plus l'espérance de le voir, la piété reprit son légitime empire et tout alla bien.